



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

n° 10 – juillet 2007

*Regards sur l'internet, dans ses dimensions
langagières. Penser les continuités et discontinuités*

En hommage à Jacques Anis

SOMMAIRE

Françoise Gadet : *A la mémoire de Jacques Anis*

Isabelle Pierozak : *Prendre internet pour terrain*

Florence Mourlhon-Dallies : *Communication électronique et genres du discours*

Olli Philippe Lautenbacher : *Hypertexte et réception : pour une approche trajectographique*

Michel Marcoccia et Nadia Gauducheau : *L'Analyse du rôle des smileys en production et en
réception : un retour sur la question de l'oralité des écrits numériques*

Rémi Adam van Compernelle et Lawrence Williams : *De l'oral à l'électronique : la variation
orthographique comme ressource sociostylistique et pragmatique dans le français
électronique*

Valentin Feussi : *A travers textos, courriels et tchat : des usages de français au Cameroun*

Gudrun Ledegen et Mélissa Richard : *« jv me prendre un bois monumental the wood of the
century g di ». Langues en contact dans quatre corpus oraux et écrits « ordinaires » à
la Réunion*

Raluca Moise : *Les SMS chez les jeunes : premiers éléments de réflexion, à partir d'un point
de vue ethnolinguistique*

Hassan Atifi : *Continuité et/ou rupture dans l'Internet multilingue : quelles langues parler
dans un forum diasporique ?*

Christine Develotte et François Mangenot : *Discontinuités didactiques et langagières au sein
d'un dispositif pédagogique en ligne*

Ida Rebelo et Helena Araujo e Sá : *Ni au bûcher, ni au podium : Le clavardage en classe de
langue*

Joanna Jereczek-Lipinska : *Le blog en politique - outil de démocratie électronique
participative ?*

Patrick Rebollar : *(Dis)continuités d'un lieu d'écriture virtuelle*

Compte rendu

Rada Tirvassen : Babault Sophie (préface de Pierre Dumont), 2006, *Langues, école et société
à Madagascar. Normes scolaires, pratiques langagières, enjeux sociaux*, Paris,
L'Harmattan, 320 p.

PRENDRE INTERNET POUR TERRAIN

Isabelle Pierozak

Université de Picardie Jules Verne / LESCLaP / DYNADIV / RFS

« Mémoire vive »

La préparation de ce dixième numéro de *Glottopol* a débuté il y a maintenant plus de deux ans, au début de l'année 2005. A l'époque, j'étais associée à l'équipe dont Jacques Anis faisait partie - MoDyCo¹ - et qui est ici représentée, d'une certaine façon, par le témoignage, en ouverture du numéro, de Françoise Gadet. Je l'en remercie d'autant plus que cette démarche du témoignage n'est ni courante ni aisée – nous sommes davantage habitués, par nos contributions dites scientifiques, à un style qui semble gagner en scientificité ce qu'il perd (malheureusement encore) en ancrage personnalisé.

Durant ma thèse et par la suite, j'ai eu l'occasion de rencontrer plusieurs fois Jacques Anis dont j'ai pu apprécier toute la gentillesse, la curiosité intellectuelle et l'écoute attentive. Cela devrait sans doute toujours être ainsi, de la part d'un intellectuel, mais cela n'est finalement pas si fréquent : il savait discuter à partir d'un cadre qui n'était pas le sien ou dont il ne partageait pas certains postulats.

Il était prévu qu'il contribue à ce numéro. C'est donc tout naturellement que celui-ci a été, par la suite, constitué à la mémoire de ce grand absent. Mais on l'aura compris, il ne s'agit pas d'*Hommages* proprement dits, autrement la douzaine de textes rassemblés ici aurait été sans nul doute beaucoup plus conséquente.

Il est en tout cas important de souligner, avec ce numéro, la dimension pionnière des travaux que Jacques Anis a menés dans le domaine d'internet, en France. Mais il est sans doute quelque chose d'encore plus important, du moins à mes yeux : la démarche fédératrice qu'il a eue auprès des chercheurs, notamment français et quelles que soient leurs orientations, en animant – avec tout ce que cela comporte de manifestations et programmes scientifiques – le groupe « communication électronique », au sein de MoDyCo. Ce genre d'entreprise est souvent aussi stimulante que grande consommatrice d'énergie, et il faut espérer que nous saurons en faire fructifier l'esprit et à l'avenir, dépasser, au sein des sciences du langage particulièrement, les clivages des sous-disciplines. Un terrain comme internet, souvent encore pensé comme « nouveau » et donc relativement préservé de toutes habitudes (qui ne sont

1 UMR 7114 « Modèles, Dynamiques, Corpus », Paris X Nanterre.

mauvaises que lorsqu'elles ne sont plus interrogées dans leurs postulats), devrait nous y aider ?

D'un texte à l'autre : diversités - continuités

Les textes du numéro sont aussi nombreux que diversifiés². Ils sont au nombre de douze sans compter celui-ci, et présentent une dimension internationale (sont représentés ici, en plus de la France, la Finlande, les Etats-Unis, le Cameroun, la Belgique, la Roumanie, le Brésil, le Portugal, la Pologne et le Japon). Ils manifestent également des orientations qui sont, concernant le terrain d'internet, aussi bien classiques que plus originales. Ces orientations relèvent de l'analyse du discours, de la linguistique textuelle, de l'analyse conversationnelle, de la pragmatique, des sociolinguistiques variationniste / interactionnelle / constructiviste³, de l'ethnolinguistique, de la didactique mais aussi de la psychologie cognitive et de la littérature.

La présentation des contributions aurait pu être en partie implicite, dès le sommaire, si j'avais pu me résoudre au choix d'une seule catégorisation pour chaque texte. Mais celle-ci aurait été particulièrement réductrice devant les dimensions multiples des contributions, en « continuité » permanente les unes avec les autres. Seules les continuités d'un texte à l'autre font donc sens, à condition d'envisager au pluriel ce dernier terme : c'est dire que plusieurs sommaires auraient été possibles ici.

Langues et terrains : des pluriels « normalisateurs » de l'objet d'étude « internet »

Avant d'exposer plus avant le cheminement de ces continuités, il faut souligner que même un critère simple, comme les langues prises en compte – essentiellement le français, dans sa diversité, mais aussi l'anglais (V. Feussi), le créole réunionnais (G. Ledegen / M. Richards), le roumain (R. Moise), le portugais (I. Rebelo / H. Sá) ou l'arabe, là aussi considéré dans sa diversité (H. Atifi) – n'aurait pas permis de catégoriser de manière satisfaisante tous les textes. De plus en plus de travaux sur internet s'intéressent aux « plurilinguismes électroniques » – ou plus exactement, à mon sens, les divers terrains liés à internet (tchat, forum, etc.) sont de plus en plus construits comme plurilingues⁴. A ce niveau, tout semble se passer comme si les « données dites virtuelles » étaient (enfin) posées / construites comme aussi complexes que les « données dites réelles », en provenance de terrains autres (*cf. infra* pour cette opposition problématique). Sans doute les chercheurs ne se laissent plus arrêter par les seuls phénomènes spectaculaires du plan graphique, considérés en eux-mêmes et pour eux-mêmes (un signe de cette tendance : le lecteur ne trouvera ici aucune des typologies des « variations graphiques » qui ont pu fleurir jusque dans ces dernières années).

Il n'aurait pas été non plus judicieux de catégoriser les contributions en fonction du type de terrain étudié – phénomène sur lequel il est tout aussi important de s'arrêter. Il apparaît en effet que beaucoup de textes dépassent le cadre d'un seul terrain et/ou se placent dans une perspective comparative avec des terrains qui ne sont pas ceux d'internet (et qui,

2 Je tiens à remercier les personnes qui ont contribué à la mise en œuvre du numéro : tout particulièrement Claude Caïtucoli et Clara Mortamet, qui ont joué un rôle décisif dans la livraison du numéro, ainsi que les relecteurs, Hillary Bays (Université de Cergy-Pontoise, IUFM), Marie-Madeleine Bertucci (Université de Cergy-Pontoise), Fabien Liénard (Université du Havre), Charlotte Lindgren (Université d'Uppsala, Suède) et Rachel Panckhurst (Université Montpellier 3).

3 Dans ce dernier cas, on pourrait également parler de sociolinguistique de la complexité, pour laquelle les contacts de langues constituent une problématique centrale (*cf.* le texte de V. Feussi). C'est dans ce cadre également que sera problématisée *infra* la notion de « terrain ».

4 Il est entendu que travailler sur une seule langue, à condition de l'envisager dans la diversité de ses pratiques et représentations constitutives, relève de cette même problématique du plurilinguisme.

principalement, sont liés à des observables oraux⁵). Presque tous les terrains d'internet, pris au sens large, sont ici représentés – tchats, forums, blogs, SMS, sites et courriels – même si l'on peut regretter que certains soient restés à la marge (les deux derniers terrains en particulier ne sont pris en compte que par les textes de V. Feussi et de O. P. Lautenbacher), voire soient complètement absents (les MMS, le web2.0 dont la dénomination empirique, distincte de celles du web, sites et autres blogs, devrait nous interroger). En tout cas, et c'est là une tendance intéressante à souligner si l'on compare avec les travaux sur internet antérieurs : aujourd'hui, un chercheur multiplie et diversifie davantage ses terrains. Ce que l'on peut lire à mon sens, et au risque d'historiciser prématurément une période courte de l'ordre de la vingtaine d'années, dans les termes d'une plus grande appropriation des problématiques et des technologies conditionnant l'accès aux terrains.

Si cette lecture a du sens, elle donne raison à Jacques Anis, qui très tôt a vu dans les technologies de cette fin de XX^e siècle (internet ou téléphone portable), ce qu'il a appelé la « communication électronique », tout terrain confondu...

Cadres d'études - problématiques - terrains

L'élaboration du sommaire repose sur plusieurs critères non hiérarchisés : cadres d'études (ou orientations (sous-)disciplinaires), problématiques et/ou terrains.

Les textes d'ouverture de F. Mourlhon-Dallies et de O. P. Lautenbacher ont en commun d'interroger leur cadre d'études respectif, d'une part l'analyse de discours, d'autre part la linguistique textuelle. Le premier texte s'intéresse aux (dis)continuités qu'introduit la communication électronique dans la problématique des genres du discours. Le second pose la question de savoir quelles (dis)continuités peuvent être établies entre texte et hypertexte, les concepts de « trajectogramme » et le « mnémotexte » faisant partie des éléments de réponse que propose l'auteur. A ces deux textes, pourrait être associé – selon un phénomène de boucle – le texte de clôture de P. Rebollar, dont l'arrière-plan disciplinaire nous place dans une approche littéraire. Les questionnements ne sont pourtant pas théoriques ici, ils sont plutôt de nature épistémologique, à partir de l'expérience d'animation d'un blog littéraire (intitulé *Journal LittéRéticulaire*) dont rend compte l'auteur / créateur / sujet. Cette expérience est ici vécue dans la réflexivité, ce qui conduit notamment P. Rebollar à interroger – et il est le seul à le faire ici – les notions de continu et discontinu, exemplifiées au plan expérientiel.

Quittons la boucle pour revenir à l'ordre linéaire du sommaire. Le texte de M. Marcoccia et N. Gauducheau est un texte charnière, en termes de problématiques. Il pose, avec le texte de O. P. Lautenbacher, la question – centrale – de ce qui se joue en réception, dans le cas ici des forums et grâce à l'apport de la psychologie cognitive, et simultanément, avec le texte de R. A. van Compernelle et L. Williams, il repose une question aussi fréquente que fondamentale dans les travaux sur internet : quelles (dis)continuités avec l'oralité ?

Les cinq textes suivants, ceux de R. A. van Compernelle et L. Williams, V. Feussi, G. Ledegen et M. Richards, R. Moise ainsi que celui de H. Atifi ont en commun des questionnements traditionnellement sociolinguistiques, toutes orientations confondues. Le premier texte est d'inspiration variationniste essentiellement, ainsi que celui de G. Ledegen et M. Richards, plus secondairement. L'ethno/sociolinguistique caractérise principalement le texte de R. Moise, ainsi que celui de V. Feussi. La sociolinguistique interactionnelle est ici davantage représentée par le texte de H. Atifi. Au-delà des orientations, des continuités sont à signaler entre ces textes, principalement en ce qui concerne la question des contacts de langues (textes de V. Feussi, G. Ledegen et M. Richards, R. Moise, H. Atifi). Ainsi, par exemple, chez V. Feussi ce sont les contacts qui vont définir au coup par coup les langues

5 J'entends par là que le canal de communication est de nature parlée.

tandis que chez H. Atifi, les utilisations qui sont faites des langues vont permettre de caractériser les types de contacts.

Le texte de C. Develotte et F. Mangenot ainsi que celui d'I. Rebelo et H. Sá traitent tous deux de questionnements didactiques, le premier surtout en ce qui concerne le terrain des forums (*cf.* le projet « Le français en (première) ligne », mis en place depuis 2002), le second en ce qui concerne celui des tchats (dans le cadre de séances de clavardage, en laboratoire de Portugais comme Langue Seconde). Dans les deux cas, sont effectuées des comparaisons avec les situations en présentiel correspondantes (formation de futurs enseignants de FLE et/ou classe de langue). Ces comparaisons permettent de souligner certaines discontinuités, comme par exemple, dans les deux cas, en matière de relations interpersonnelles. Cela va sans doute de pair avec des dispositifs en ligne favorisant plus que jamais une attitude réflexive, et qui sont susceptibles, sur bien des aspects, de dynamiser les recherches et pratiques didactiques.

Enfin, le texte de J. Jereczek-Lipinska terminera ce survol rapide, et fatalement limité, des diverses contributions. Ce texte est, avec le suivant, celui de P. Rebollar (*cf. supra*), l'un des rares à prendre pour terrain les blogs (en l'occurrence politiques). Sont ici considérées les (dis)continuités entre les pratiques discursives d'hommes et de femmes politiques présidentiables (en 2005 – 2006, en France), sur leurs blogs et en dehors. Ce faisant, l'auteure est amenée à envisager l'émergence d'un nouveau média à l'influence décisive sur les façons (déclarées nouvelles) de faire de la politique.

Est-il à présent raisonnable de donner, en quelques lignes, des réponses aux différentes « (dis)continuités » envisagées d'un texte à l'autre, et exprimées plus ou moins explicitement selon les contributions ? Il est sans aucun doute plus sage de se reporter à chaque résumé proposé, pour une vision synthétique. Néanmoins, on peut souligner que les divers types de (dis)continuités, envisagés a priori dans l'appel à contributions (*cf.* dans ce numéro même), trouvent ici globalement un écho certain. En effet, tout texte confondu, ont été étudiées des (dis)continuités en matière de terrains (non) électroniques, de pratiques et/ou de représentations, de (variétés de) langues, et de problématisations d'un champ donné de réflexions.

La notion de « terrain »...

... particulièrement essentielle en sociolinguistique

Le terrain est une notion inégalement centrale en sciences du langage et plus largement en sciences humaines. Traditionnellement, le terme est lu à partir de ce qui est au fond une opposition épistémologique. Ainsi, dans l'un des rares dictionnaires en sciences du langage incluant cette entrée (Charaudeau et Maingueneau, 2002), Josiane Boutet rappelle par exemple que l'on parle de « *disciplines de terrain*, par opposition à des disciplines spéculatives » (2002 : 568), ce qu'illustrent assez bien l'émergence et le positionnement du variationnisme (régulièrement pris comme point de départ moderne de la sociolinguistique) face au chomskisme.

En sociolinguistique, le terme est donc essentiel en ce qu'il fonde l'identité scientifique de la discipline (Blanchet, 2000) et avec elle celles de ses chercheurs⁶. La citation suivante va tout à fait dans ce sens :

« La sociolinguistique peut être considérée comme une forme de linguistique de terrain. Elle ne peut s'exercer sans avoir recours à des observations de situations sociales effectives, quelle qu'en soit la nature : espaces publics, familles, réunions »

⁶ Il n'est pas rare qu'un sociolinguiste se présente à partir de son « terrain », terme qu'il aura tendance à utiliser explicitement.

associatives, situation de travail, écoles, etc. Les données sont recueillies dans des situations sociales réelles. » (Boutet, 2002 : 569).

Dans une optique constructiviste, internet comme terrain

Cette citation pose pourtant question à qui prend internet pour terrain, en sociolinguistique. Internet est-il un terrain, en l'occurrence une situation sociale *effective*, ou si l'on préfère, toujours pour reprendre les termes précédemment utilisés, une situation sociale *réelle* ? Finalement, n'est-on pas dans la simple métaphore quand on parle d'internet en tant que terrain ? Autrement dit est-on « vraiment » sociolinguiste ?

En matière de formulations « provocatrices », inspirées de ce que chacun peut entendre communément sur l'opposition (problématique) « réel / virtuel » (Lévy, 1998), il est facile de poursuivre : internet ne peut être un terrain, puisqu'il est de l'ordre du virtuel, donc de l'invérifiable. Pour un sociolinguiste qui considère que les langues n'existent que dans la mesure où les locuteurs existent, les problèmes s'accroissent donc : que peut-on bien espérer « vérifier » des internautes ?

Sans doute beaucoup plus que ce que l'on a tendance à croire, et que je ne pourrai pas exposer dans le détail ici comme je l'ai fait dans ma thèse (Pierozak, 2003). Deux éléments peuvent néanmoins en donner une petite idée, rapidement. D'une part, au plan sociotechnique, la protection du pseudonyme (nécessaire pour communiquer selon les dispositifs considérés) existe, ce qui veut dire que le pseudonyme ne peut correspondre qu'à ce seul internaute, dont le « capital sociolinguistique » est ainsi sauvegardé. D'autre part, les communautés virtuelles, comme toutes les autres communautés linguistiques, se structurent dans le long terme ; ainsi, grâce à une forme de « sédimentation communautaire » des discours, les membres pourraient se reconnaître à leurs seules productions, par le biais de « phénomènes (linguistiques) remarquables » potentiellement investis et identificateurs.

J'en termine là avec ces éléments, pour faire remarquer d'abord que les précédentes questions ne sont pas l'apanage d'internet : en leurs temps et lieux, elles se sont posées à l'identique en ce qui concerne la prise en compte des représentations, autre notion qu'il serait tout aussi intéressant de considérer ici puisqu'internet visibilise en quelque sorte l'importance de ces dernières (s'il en était besoin bien sûr). Ensuite, il est essentiel de souligner que les réponses qui peuvent être apportées en définitive, à ce qui a été *supra* (mal) formulé, sont affaire de positionnement épistémologique :

1. Si l'on adopte un positionnement de type positiviste, internet n'est pas un vrai terrain (ni même d'ailleurs un terrain tout court). Il s'agit d'un objet (donné) d'études, se réalisant sous la forme de corpus contrôlés.
2. Si l'on adopte un positionnement de type constructiviste, comme ici, internet est un terrain. Et il faut donc reformuler les questions *supra* et surtout envisager les conséquences pour l'étude de ce terrain et également pour la notion même de terrain.

Construire internet comme un terrain complexe : au-delà des produits de la communication électronique

Dans l'optique constructiviste se pose plutôt la question de savoir comment internet peut être, comme tout terrain, construit en tant que tel. Le terrain est en effet heureusement présenté comme suit (dans la même référence que celle mentionnée *supra*) :

« Les « terrains » ne sont pas des lieux objectifs et extérieurs au chercheur. De même qu'il construit ses données à partir des matériaux bruts qu'il recueille, le chercheur doit construire son terrain, c'est-à-dire prendre un ensemble de décisions : choisir les lieux les plus pertinents au regard de sa problématique, convaincre l'ensemble des acteurs concernés, expliquer le sens de sa présence, obtenir des autorisations quand, comme c'est le cas dans les situations de travail, le chercheur se trouve dans des lieux régis par

le droit privé, construire ses observations (quand ? où ? combien de temps ? avec qui ?), décider des méthodes de recueil des données : écrire sur un petit cahier à la manière des ethnographes, enregistrer avec un magnétophone, équiper les acteurs avec des micro-cravates, placer des caméras vidéos. ► Corpus » (Boutet, 2002 : 569-570).

Ce que formule autrement M. Mahmoudian :

« le terrain, dans une acception large, [...] couvre tous les aspects de la recherche qui ont trait à l'observation et à la collecte de données. » (in Mahmoudian et Mondada, 1998 : 7).

Même si le lexique utilisé est moins constructiviste que chez Boutet, il n'en demeure pas moins que le chercheur joue bien un rôle central (c'est lui qui « observe » et qui « collecte » des « données ») dans l'élaboration de tous ces « aspects de la recherche » qui font son terrain, et à terme, semble-t-il, son « corpus ». Cela permet de souligner ici qu'il y a donc autant de terrains et de corpus que de chercheurs.

Dans ces définitions, qui ne concernent plus seulement la sociolinguistique, tout semble se passer comme si la question du terrain précédait celle des « données ». On « va » sur le terrain et on en revient avec des « données » (ce qui pose problème *cf. infra*). Or dans les diverses constructions d'internet comme terrain, cet aller-retour « terrain – corpus » n'existe généralement pas. Cela peut sembler positif (si l'on se dit que le chercheur n'est pas extérieur au terrain), en réalité ce serait plutôt par réduction qu'il en est ainsi. Les deux temps de l'aller-retour se télescopent car le corpus (à savoir – au sens large – les produits des communications électroniques pour les sciences du langage), *fait* ici le terrain, lui donne sa matérialité de situation sociale réelle. A cela deux raisons au moins. Internet apparaît généralement, au plan des représentations, comme quelque chose de non matériel (étant donné une matérialité éclatée au plan spatio-temporel). Par ailleurs, l'internaute (ce qu'est aussi le chercheur), n'a le sentiment d'exister (et d'être vu) que s'il s'exprime.

Dire qu'il y a autant de façons de construire le terrain que de chercheurs est une autre façon de dénoncer l'illusion réductrice selon laquelle le corpus (de produits) est le seul ici à *faire* internet. Penser internet en termes de terrain complexe (comme n'importe quel autre terrain par ailleurs) voudrait dire renoncer à ne considérer que ce qui a valeur de trace pour prendre en compte le non traçable, le mouvant, en l'occurrence les internautes eux-mêmes, dans leurs représentations évolutives. Ce genre de perspectives ouvre, en sociolinguistique, sur d'autres réflexions à développer (pour de premiers éléments, *cf. Pierozak, 2007*), qui posent globalement la question de savoir ce que signifie enquêter auprès d'internautes.

Une autre « définition » du terrain ?

Dans une perspective résolument constructiviste, non seulement le chercheur construit son terrain, mais il en est constitutif. On comprend donc que, dans cette perspective, les expressions « aller sur le terrain », « faire du terrain » ou même « être sur le terrain » posent question.

Cette perspective implique deux choses. D'une part, la finalité de la constitution d'un corpus ne devrait plus être aussi prégnante. Ou si l'on préfère, il faudrait entendre par corpus quelque chose de moins restrictif qu'apporter les seules preuves d'une affirmation. D'autre part, elle implique d'ouvrir la notion de terrain pour y faire entrer cet « extérieur agissant » qu'est le chercheur.

A partir de ces réflexions, que dégager comme « définition » – ouverte et dynamique – du terrain ? La proposition suivante, sorte de premier jet, est à entendre au conditionnel :

Le terrain désigne l'ensemble des contraintes qui pèsent sur la construction des phénomènes pertinents pour le chercheur.

Evidemment ces contraintes impliquent entre autres le chercheur (tel qu'il est perçu par exemple). Elles ont ceci d'intéressant qu'elles permettent de considérer, quel que soit le terrain envisagé, le processus de constitution lui-même. Enfin, concernant le dernier segment de cette définition embryonnaire, il paraît logique que le chercheur cherche à comprendre, dans une démarche de type réflexif, pourquoi il s'attache à tels phénomènes plutôt qu'à tels autres.

Dans ces derniers mots de conclusion, il serait étonnant de ne pas revenir à la problématique générale du numéro, et donc à la notion de (dis)continuités. Prendre internet pour terrain pousse, étant donné les difficultés que posent les acceptions du terme « terrain », à tenter de définir autrement ce dernier. Ce faisant, internet devient un terrain fondamentalement comme les autres, au risque que ces derniers puissent avoir du mal à se reconnaître dans cet essai de définition, plus abstraite. Simultanément, c'est regarder les différents terrains sous l'angle de leurs continuités. Il s'agit donc bien ici d'un regard *construisant* ou non des continuités, autrement dit d'un positionnement épistémologique.

Bibliographie

- ANIS J., 1998, *Texte et ordinateur. L'écriture réinventée ?*, Paris, Bruxelles, De Boeck Université.
- ANIS J. (dir.), 1999, *Internet, communication et langue française*, Paris, Hermès Sciences Publications.
- BLANCHET P., 2000, *La linguistique de terrain. Méthode et théorie. Une approche ethno-sociolinguistique*, P.U. de Rennes.
- CHARAUDEAU P., MAINGUENEAU D. (ss la dir. de), 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, Paris.
- LEVY P., 1998, *Qu'est-ce que le virtuel ?*, Paris, La découverte.
- MAHMOUDIAN M., MONDADA L. (éds), 1998, *Le travail du chercheur sur le terrain. Questionner les pratiques, les méthodes, les techniques de l'enquête*, dans *Cahiers de l'ILSL*, n°10.
- PIEROZAK I., 2003, *Le français tchaté. Une étude en trois dimensions – sociolinguistique, syntaxique et graphique – d'usages IRC*, Université d'Aix-Marseille I, 3 vol.
- PIEROZAK I., 2007, « L'enquête compréhensive via internet : plus que de la méthodologie... », dans P. Lambert, A. Millet, M. Rispaïl et C. Trimaille (éds), *Variations au cœur et aux marges de la sociolinguistique, Mélanges offerts à Jacqueline Billiez*, pp.195-204.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Mehmet Akinci, Sophie Babault, André Batiana, Claude Caitucoli, Robert Fournier, François Gaudin, Normand Labrie, Philippe Lane, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Dalila Morsly, Clara Mortamet, Danièle Moore, Alioune Ndao, Gisèle Prignitz, Richard Sabria, Georges-Elia Sarfati, Bernard Zongo.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédacteur en chef : Claude Caitucoli.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Louise Dabène, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Suzanne Lafage (†), Jean Le Du, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffelec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Hillary Bays (Université de Cergy-Pontoise), Marie-Madeleine Bertucci (Université de Cergy-Pontoise, IUFM), Fabien Liénard (Université du Havre), Charlotte Lindgren (Université d'Uppsala, Suède), Rachel Panckhurst (Université Montpellier 3).

Laboratoire CNRS DYALANG – Université de Rouen
<http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>

ISSN : 1769-7425